

# tu peux pas rester là

Jean-Paul Nozière

Roman



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

Extrait de la publication

**tu peux pas  
rester là**

# tu peux pas rester là

Jean-Paul Nozière

Roman

Illustration de couverture

de Claude Cachin




EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

**« Je m'appelle Mei. Je suis chinetoque, la sœur de Momo, la fille de madame Rosa, la copine de Tom et plus tard je serai Présidente de la République française... »**

**Mei est née en Chine. Elle vit depuis six ans à Sponge avec Hua, sa mère, qui s'échine au noir pour un tout petit salaire dans un atelier de confection. Aucune des deux n'a de papiers français. Or les gendarmes de Sponge ont reçu des ordres : il faut faire du chiffre et donc expulser les sans-papiers de la ville. Tom, Léo, la directrice de l'école, le clochard du square, et pleins d'autres encore, vont se mobiliser pour que Mei et Hua restent à Sponge où elles ne mettent pas en danger l'ordre social ni l'économie du pays. Un roman d'actualité, un cri d'alarme et de colère.**

Collection animée par Soazig Le Bail,  
assistée de Claire Beltier.

 Avec le soutien du CNL.





«J'avais déjà dans les dix ans ou autour  
et c'était à moi d'aider madame Rosa...  
Chaque matin, j'étais heureux de voir  
que madame Rosa se réveillait car j'avais  
des terreurs nocturnes, j'avais une peur  
bleue de me trouver sans elle. Je devais  
aussi penser à mon avenir, qui vous arrive  
sur la gueule tôt ou tard...»

Momo, dans *La Vie devant soi*  
Romain Gary

«Tu peux pas rester là, dit la police  
Va donc nâitre ailleurs  
Alors, circule, dégage  
Pars, file, déguerpis.»

Chanson de Martin Carthy,  
Norma Waterson et Elisa Carthy





Ce roman raconte l'histoire de Mei et de sa mère. Il est donc une fiction. Ce qui n'empêche nullement que toute ressemblance avec des événements réels est volontaire.

L'auteur



## Mei

Mei était pressée. Ce jour-là, Hua, sa mère, prenait son temps. Elle portait encore sa chemise de nuit à dix heures du matin.

– Prends garde à toi, dit Hua.

Mei soupira. Elle se déplaça d'une façon un peu hypocrite en direction de la porte de l'appartement.

– Tu me répètes ça tous les matins, maman. Que j'ai dix ans, que je suis une petite fille, que le monde est dangereux, qu'il peut arriver...

Mei s'interrompit et, en dépit de son impatience, ne résista pas à la tentation. Elle dressa les bras au-dessus de sa tête, gonfla son thorax de moineau et ouvrit sa bouche en grand, comme les ogres des livres. Elle tenta aussi d'en imiter la voix, du moins ce qu'elle en imaginait.

– Sois prudente, sinon le grand méchant loup te mangera. Ou il t'emportera dans un pays lointain et on ne te reverra jamais.

La plaisanterie, pourtant habituelle, n'amusa

guère sa mère. Hua resserra la chemise de nuit blanche autour de son corps aussi mince qu'une feuille de papier.

– C'est différent, maintenant, insista la mère de Mei.

L'inquiétude plissait son visage et ses sourcils d'un noir épais se ratatinaient au milieu de son front. On aurait dit deux maigres taches d'encre.

– Sois plus prudente, évite de parler à des inconnus et traîne moins dans les rues avec tes amis.

Hua se tut. Elle se détourna légèrement, haussa les épaules.

– Tu n'en fais qu'à ta tête, je le sais, et j'ai toujours été d'accord, mais...

Elle effleura une écaille de peinture détachée du mur.

– Mais ce soir nous aurons à parler très sérieusement toutes les deux.

Mei constata que sa mère frissonnait. Elle resserra encore la chemise de nuit autour de son cou. Pourtant, il faisait chaud dans l'appartement, en cette fin d'août éclaboussée d'un soleil généreux. Il n'y avait que deux fenêtres, pas très grandes, par lesquelles l'air pénétrait mal et surtout, les trois pièces se trouvaient sous les toits. En outre, l'impasse Albert-Camus terminait le quartier de Chinatown, un des moins aérés de la ville de Sponge, enfoncée dans une vallée.

– Bon, je pars, j’ai rendez-vous avec Tom et Léo, s’impatiente Mei. On passe la journée à la piscine.

Hua inclina la tête. Elle ne semblait pas vouloir s’habiller. Mei se dit que Zhejiang Confection était peut-être fermée pour la matinée. Cela arrivait les jours de livraison des vêtements. L’attitude de sa mère demeurait cependant bizarre.

– Tu ne travailles pas aujourd’hui, maman?

– Si... Si... Plus tard. Tu emportes des sandwichs? Sois à la maison à cinq heures. Je me débrouillerai pour rentrer tôt.

Mei réajusta sur ses épaules le minuscule sac à dos rouge qui contenait son maillot de bain, un roman et une pomme. Les garçons lui offriraient une knack et une barquette de frites à la cafétéria de la piscine, mais elle ne le dirait pas à sa mère. Elle ouvrit la porte, dévala les escaliers. La voix la rattrapa alors qu’elle traversait le parking. Hua, penchée à la fenêtre, agitait la main comme si sa fille partait pour un tour du monde et criait:

– Attention à toi, Mei! Cinq heures, pas plus tard, sinon je vais te chercher à la piscine!

Mei poussa la porte du square Albert-Camus. Victor le dingue était à sa place, sur le banc qu’il occupait une bonne partie de l’année. Peu de jours se passaient sans que Mei ne parle à Vic. Elle connaissait sa vie par cœur, du moins ce qu’il en dévoilait. Il fallait aussi compter sur

ses inventions et ses délires. Un ancien libraire. Il disait avoir tout plaqué: sa raison, sa femme, sa librairie et s'être installé au square parce que «Albert était un sacré bonhomme», qu'il avait serré la main de l'écrivain lors de sa venue à Sponge, pour une conférence sur son livre *La Peste*. «Menteur! s'était écriée Mei, qui avait vérifié dans un dictionnaire. Tu as quarante ans, tu me l'as dit et Camus est mort en 1960. Tu n'étais pas né.»

– Salut, mon petit Mao Sait Tout, clama Victor, dès qu'il vit Mei.

Une plaisanterie facile qui débutait la plupart de leurs conversations. Mei, arrêtée près du banc, assez loin quand même de Vic qui pouvait parfois autant qu'une poubelle, cligna de l'œil et sourit.

– Salut, toi, dit Mei. Tu as dormi au square, cette nuit?

La discussion commençait après ces formules de politesse, mais tout dépendait de Victor. Soit il disjonctait complètement et Mei souriait en approuvant de temps en temps d'un «Oui, tu as raison», soit ses propos étaient à peu près cohérents et alors, il arrivait que Mei s'asseye sur le banc et lui dise:

– Pourquoi tu ne te laves jamais? Tu sens mauvais.

Victor le dingue ne répondait pas. Une seule fois, il avait esquissé une explication après avoir rejeté ses longs cheveux sales en arrière et s'être

mouché entre ses doigts.

– T’as tout faux, Mei. Je ne sens pas plus mauvais que...

Il avait tourné la tête à gauche, à droite, plissant ses lèvres comme un lapin et faisant clapoter ses narines qui aspiraient de longues et bruyantes goulées d’air.

– Sens, Mei, sens autour de toi et dis-moi qui schlingue le plus de moi ou de...

La fin de la phrase s’était enlisée dans un gargouillis incompréhensible avant que Vic ne se lance dans un de ses discours compliqués qu’il terminait toujours de la même façon. Il se balançait d’énormes claques sur les cuisses, éclatait d’un rire tonitruant et sortait la formule qui annonçait la fin du «dialogue» avec son partenaire: «Putain, j’y crois pas!»

Ce jour-là, Victor le dingue était de mauvaise humeur. Il rassembla autour de lui les sacs de plastique dans lesquels il transportait sa vie. Le banc, encombré, n’accordait à Mei aucune possibilité de s’asseoir, puanteur ou non. Le clochard frotta sa barbe bouclée à la père Noël, d’une couleur indéfinissable, et examina Mei en fronçant les sourcils, du moins ce qui en restait, puisqu’il les rasait sous prétexte «qu’ils lui bouchaient la vue».

– Hier, le pape a gagné le grand prix de Monza, tu parles d’une baraka pendant que les bonzes défilent en Birmanie et que le dalai-lama promène son chien.

– Oh, ça va! l’interrompit Mei. Arrête ton cirque, Victor! Aujourd’hui je n’ai pas le temps de t’écouter.

Parfois, s’énervait régulait le trafic des mots dans la bouche de Victor le dingue. Tout le quartier l’appelait le dingue, le cinglé, le maboul, le clodo frappé, mais personne n’était persuadé qu’il fût aussi fou qu’il tenait à le montrer. Le «Oh, ça va!» de Mei actionna son rire qui exhiba des dents d’une blancheur stupéfiante puisque le clochard avait plaqué sa brosse à dents cinq ans plus tôt, en même temps que sa femme et sa librairie.

– T’aurais rien à croûter, par hasard? s’enquit Victor.

– Tu ne le mérites pas, dit Mei. Si tu es encore là cet après-midi, je t’apporterai des frites et une saucisse.

– Et une bière? fit Vic, en fermant un œil.

L’autre crépitait d’espoir.

– Non, trop cher et tu bois trop, répliqua Mei. Pourquoi tu ne viendrais pas à la piscine avec moi? Il y aura Léo et Tom. Tu pourrais te doucher, nager. On discuterait, tu nous lirais un de tes livres. À la cafète, plein de monde t’inviterait à manger.

Le rire de Victor déferla. Le clochard frappa ses cuisses du plat de la main. Des coups violents, qui devaient laisser des marques. Le rire reflua et se transforma en gloussements de dindon.

– T’imagines ça, Mei?



Bon, oui, elle n'était pas gourde au point de ne rien imaginer. Ce ne serait pas facile. D'abord, trouver un maillot de bain et bon, à la caisse, il faudrait négocier et ensuite au bord du bassin, bon, Vic à demi nu, les odeurs et tout ça, bon, mais chaque problème avait sa solution si chacun y mettait de la bonne volonté.

Mei n'eut pas le loisir de faire défiler la totalité des conséquences de sa proposition. Victor brutalisa une dernière fois sa cuisse droite et marmonna, le regard sombre:

– Putain, j'y crois pas!

Le signal de la fin de la discussion. Mei commença à reculer en direction de la sortie du square Albert-Camus. Ce n'était pas un bon jour.

– Reste-là! brailla Vic le dingue. Qu'est-ce que t'es susceptible, l'Empire du Milieu! Les vacances ne te valent rien, ma belle. Vivement que Confucius reprenne ses cours.

Elle revint sur ses pas. Elle ouvrit son sac à dos, prit la pomme et la tendit au clochard.

– Mange-la, c'est tout ce que j'ai.

Vic le dingue repoussa le fruit.

– Pourquoi tu cherches à m'empoisonner? D'abord, j'ai plus faim depuis que les autres zigotos ont gagné au rugby et aux armes citoyens plein les rues.

Mei n'essaya pas d'ergoter. S'aventurer dans les délires de Victor revenait à être KO au premier round et sortir épuisée de son ring, aussi impré-

visible qu'un labyrinthe.

– On lit quoi à Chinatown? demanda Victor, après s'être penché au-dessus du sac de Mei et en avoir retiré le roman qu'elle emportait à la piscine.

Pour une fois, ce n'était pas un livre qu'il lui avait prêté. Elle s'étonna un peu que le libraire emploie ce nom de Chinatown pour nommer son quartier, ce qu'il faisait rarement, contrairement à la population de Sponge qui désignait ainsi les environs du square sous prétexte qu'une cinquantaine de Chinois habitaient les immeubles du coin et que l'atelier Zhejiang Confection fermait l'impasse Albert-Camus. Victor se gratta le nez, puis déclama le titre en balançant le bouquin au-dessus de sa tête:

– La Vie devant soi, de Romain Gary!

Il modula un sifflement admiratif, se gratta furieusement la poitrine sous la chemise ouverte au large, dévoilant une touffe squelettique de poils peut-être roux, hocha la tête.

– T'as dix ans mon trésor? J'y crois pas... non, non, bouge pas d'ici, c'est pas le signal de la retraite de Russie, mais dis donc, on ne se mouche pas du pied en Chine.

Mei rit. Son rire attira l'attention de Victor le dingue, qui tournait et retournait le livre, écoutant le rire clair de Mei tout en la lorgnant de ses yeux d'où coulait un liquide poisseux qui était peut-être ou peut-être pas des larmes.

– T'es grosse comme le quart de ta mère, c'est-à-dire moins qu'un crottin de Chavignol et

tu lis La Vie devant soi, ben alors tout n'est pas perdu, sauf votre honneur m'sieurs dames. Tu chialeras un bon coup, ma Zhu en lisant l'histoire de Momo et madame Rosa.

D'habitude, Vic n'utilisait pas davantage son nom que celui de Chinatown. Une nouvelle fois, Mei se dit que Victor traversait une mauvaise passe.

– J'adore pleurer quand je lis des romans, dit Mei. Après, je me sens plus forte.

– Ah ouais? fit pensivement Vic le dingue, en lui rendant son bouquin, qu'elle remit dans son sac.

Il renifla, décida d'expulser la morve en appuyant sur une narine et soufflant de l'autre, puis fixa le T-shirt noir de Mei sur lequel une broderie de fils rouges annonçait «Je m'aime». Il pointa son index droit vers elle.

– T'as bien raison.

– De m'aimer? demanda Mei, en dansant d'un pied sur l'autre afin de préparer son départ.

– Ouais, p'tête...

Mei soupira. Suivre les raisonnements de Vic devenait difficile.

– Je m'en vais. À ce soir, Vic.

Victor le dingue se mit debout, mais dut s'appuyer au banc faute d'un équilibre raisonnable.

– T'as bien raison d'aimer pleurer, reprit Vic, en revenant au roman. Des fois, ça sert. Puisque tu t'en vas déjà, je pars en Chine voir Hua, ta

mère.

– Elle travaille, dit Mei. En plus, elle n’a pas encore fait la cuisine, alors tu n’auras rien. Je t’apporterai quelque chose demain.

– C’est pas ça, marmonna le clochard, mais ça sent le roussi.

Mei soupira une nouvelle fois, plus fort.

– J’en ai marre, Vic. Je m’en vais.

Le libraire lui prit vivement le bras. Il serra assez fort pour lui faire mal.

– Fais gaffe à toi, mon trésor et kif-kif ta mère, je te le dis, ça sent le roussi et j’aimerais continuer à manger les raviolis de Hua.

Victor épongea ses yeux larmoyants d’un revers de manche et défit son étreinte.

– Allez, Zhu, sauve-toi.

Son rire accompagna Mei jusqu’à la sortie du square.

– Bonjour, Mei, lança Ève Logane, du haut de la terrasse de sa maison, d’où elle suivait la montée d’escalier de son ancienne élève. On s’installe ici, au soleil? Ça te va?

Mei répondit: «Oui, oui», choisit un des fauteuils de tek disposés derrière la table en tek et regarda la piscine d’un bleu scintillant, en contrebas de la terrasse. La directrice de son école habitait une belle maison. Mei décida qu’elle achèterait la même quand elle serait présidente de la République.

– J’attendais plutôt une visite de ta maman, constata Mme Logane. Tu ne penses pas que ce serait plus raisonnable? Tu m’as bien dit au téléphone que tu souhaitais me parler de tes soucis d’école?

– Ce serait moins raisonnable, répliqua Mei. Maman n’y connaît rien en école. Elle travaille tous les jours, très tard et en plus elle ne serait pas d’accord avec moi.

Mme Logane sourit.

– Et bien sûr, ta maman ne sait pas que tu es chez moi?

– Non, dit Mei. Vous n’êtes pas obligée de lui dire.

Le sourire de l’institutrice s’élargit.

– Tu es toujours aussi culottée, toi! Tu te débrouilles toute seule, comme d’habitude.

Les yeux verts d’Ève Logane brillaient de fierté, comme si elle parlait des talents de sa propre fille. Mais elle n’avait pas d’enfants et sans doute était-

ce pour cette raison qu'elle croquait du regard les trois cents gosses de l'école Anatole-France dont elle était directrice.

Elle s'était assise en face de Mei. Une petite femme ronde, assez jolie, vêtue d'un jean joufflu aux fesses et d'un T-shirt ample qui portait des traces de peinture.

– Tu veux un verre de jus d'orange? demanda Mme Logane.

Mei parut hésiter. Elle balaya de la main droite une mèche de cheveux descendue sur son front et aspira l'air entre ses joues comme si elle buvait le jus d'orange proposé à l'aide d'une paille.

– Non, merci madame, dit Mei. Je veux juste être en CM2, avec Tom et Léo. Pourquoi vous nous avez séparés? La rentrée est dans dix jours, mais moi je n'irai plus à l'école si nous ne sommes pas ensemble.

La tête d'Ève Logane pivota de gauche à droite. Elle se mordit la lèvre inférieure, montrant ainsi à quel point le culot de Mei l'estomaquait.

– Mais comment tu sais ça, ma chérie?

Mei ne se laisserait pas embobiner par le ma chérie que la directrice servait à toutes les filles de l'école, les garçons ayant droit, même les nains du CE1, à mon grand.

– Tom me l'a dit, répondit Mei. On a toujours été dans la même classe, Tom, Léo et moi et on a juré qu'on ne se séparerait jamais. Quand je serai présidente de la République, je les nom-

merai ministres.

– D'accord, d'accord, coupa vite la directrice, en croisant les jambes.

Mei Zhu racontait souvent ses projets, mais s'embarquer avec elle s'annonçait périlleux.

Le visage d'Ève Logane s'assombrit. Mei prit peur. Elle était en train de perdre la partie?

– Mais comment il sait ça, Tom?

L'institutrice se mordit encore la lèvre. Plus fort. L'éclat des yeux s'éteignit complètement.

– Que je suis donc sotté, murmura Ève Logane.

Le sac de Mei, appuyé au dossier du fauteuil, lui martyrisait les épaules. Elle avança les fesses tout au bout du siège, donnant ainsi l'impression d'être prête à s'enfuir.

– Ben oui, dit Mei, semblant poursuivre la réflexion de la directrice, son père est venu vous voir pour préparer la rentrée de Tom. Vous mettez Léo et Tom dans la classe de CM2 de monsieur Lacroix et moi, je suis dans votre classe. tre avec vous, ça me plaît, mais sans eux ça ne me plaît plus. Je voudrais que nous soyons ensemble dans votre classe de CM2. Je vous en supplie, madame Logane. Nous séparer, c'est me faire mourir et vous ne voulez sûrement pas être une criminelle.

Mei plaisantait, mais pas tant que ça. Elle s'aperçut que le regard de son institutrice se perdait dans le vague comme si elle cherchait un sens à l'accusation mélodramatique.

«Est-ce que j'ai exagéré?» s'interrogea Mei,

inquiète, mais pas au point de capituler.

Ne pas être dans la même classe que Tom et Léo était tout simplement impossible. Elle ne les quittait pratiquement plus depuis l'école maternelle, sauf la nuit, évidemment, mais plus tard, comme elle épouserait les deux, peut-être pas en même temps car la loi l'interdisait, mais l'un après l'autre, ils seraient ensemble tout le temps.

Ève Logane revint sur Terre, c'est-à-dire sur sa terrasse ensoleillée, face à Mei Zhu et son sac à dos, qui attendaient une réponse. L'institutrice émit un sourire minuscule en triturant ses genoux de ses mains bronzées. Elle semblait vérifier la présence de ses rotules.

– S'il n'y a que ça pour te faire plaisir, ma chérie, commença la directrice de l'école Anatole-France...

Le rire de Mei explosa. Elle cria «ouais!» se retint de ne pas bondir de son fauteuil afin de se jeter au cou d'Ève Logane. Une grimace douloureuse flottait sur les lèvres de l'institutrice. Mei s'alarma. Est-ce qu'elle interprétait mal ses paroles?

– Vous voulez dire que Tom, Léo et moi nous serons dans le même CM2, avec vous? Vous le jurez?

– Oui, ma chérie, acquiesça Ève Logane. Promis, juré, craché.

Le ton de la voix était si triste que Mei en ouvrit grand la bouche de stupéfaction.

– Vous ne voulez pas de nous trois? Vous



ne nous aimez plus? dit Mei, les lèvres sèches.

La victoire, remportée si facilement, lui parut soudain sans goût.

Ève Logane détourna la tête. Dit:

– Oh, Mei, ma chérie.

Elle se leva, se dirigea vers l'extrémité de la terrasse, regardant devant elle. La piscine. Les arbres de la propriété. Mei, à peine assise au bord du fauteuil qui lui talait les fesses, se sentait réduite à rien. Quelque chose clochait, mais quoi?

– Je suppose que ta maman travaille? questionna Ève Logane, les mains vissées à la rambarde de la terrasse.

– Oui, dit Mei. Elle travaille tous les jours.

Il y eut un silence. Puis, l'institutrice soupira avant d'ajouter:

– Elle travaille trop, je sais.

Elle se retourna. Toujours pas de sourire, mais le regard se posa sur Mei, s'y attarda. Caressa son visage.

– Oui, beaucoup trop, reprit Ève Logane. Elle a de la chance d'avoir une fille aussi intelligente, débrouillarde. Tu es un phénomène, mais... mais ta maman devrait rester davantage chez elle... heu... s'occuper davantage de toi...

Mei eut l'impression que Mme Logane ne savait plus quoi dire. Elles demeurèrent face à face, silencieuses, comme si elles cherchaient toutes les deux une porte de sortie à ce dialogue embarrassant. Mei vit Hua dans sa tête. Elle travaillait en ce moment à Zhejiang Confection ainsi qu'elle

le faisait cinq jours par semaine. Les deux autres, elle poursuivait secrètement son activité à la maison, jusque tard dans la nuit, grâce à la machine à coudre fournie par le cousin Shaozu, autant cousin de Hua que Mei était reine d'Angleterre.

– Tu vas à la piscine? demanda enfin Ève Logane.

– Oui, maîtresse.

Le mot les fit sourire. Mei ne l'employait jamais, contrairement à la plupart des autres élèves d'Anatole-France. Tom et Léo ne l'employaient pas non plus.

Mei, soulagée, bascula les fesses hors du fauteuil. Elle désirait s'en aller, maintenant. Elle avait la promesse de la directrice, pour la rentrée prochaine, dans dix jours. La victoire qu'elle annoncerait à Tom et Léo, à la piscine, les rendrait fous de joie et leur en boucherait un coin. N'empêche qu'aujourd'hui, Mme Logane semblait triste et c'était moche.

– Profites-en bien, ma chérie. Elle... de toute façon, elle ferme bientôt. Le soleil ne durera pas indéfiniment, mais...

C'était dingue! Plus Ève Logane parlait, plus elle montrait une tristesse de chien abandonné et tout ça, à cause de la fermeture de la piscine! «Elle déprime», pensa Mei, en songeant furtivement à la maman de Julie Liotard, une fille de son immeuble, qui pleurait du matin au soir.

Mei progressa en direction de l'escalier.

– Merci, madame Logane de nous remettre

ensemble. Je travaillerai encore mieux et Léo et Tom aussi. On sera les meilleurs de la classe, vous verrez, et vous serez fière de nous.

Ève Logane la suivit. Elle sourit, murmura «Vous étiez déjà les meilleurs».

Mei lui tendit la main.

– Embrasse-moi si tu veux, ma chérie, proposa l’institutrice. Ce sera un «merci» suffisant et je ne suis pas certaine de le mériter.

Mei se jeta entre les bras d’Ève Logane qui l’étreignit.

– Prends garde à toi, petite Mei. Va à la piscine et au retour, rentre vite chez toi. Dis à ta maman de ne pas trop... Ces temps-ci, il vaudrait mieux...

Prends garde à toi. Le conseil rabâché de Hua. Cette fois, Mei ne jouerait pas au grand méchant loup. L’institutrice la repoussa doucement.

– Allez, va. Amuse-toi. À bientôt, Mei.

Oui, ça ne tournait vraiment pas rond, chez Ève Logane, jugea Mei, en constatant que sa future maîtresse de CM2 rentrait chez elle sans attendre que son élève ait descendu l’escalier. Tom, Léo et elle, les trois moustiquaires, ainsi que les appelleit, rigolard, Victor le dingue, devraient s’occuper sérieusement du moral d’Ève Logane durant leur année de CM2.

– T’es pas tellement jaune, pour une chinoise, observa Léo, en se dandinant autour de Mei, couchée sur la pelouse rachitique qui entourait la piscine.

Léo lorgnait effrontément Mei, son maillot deux-pièces violet ou plutôt les surfaces d'une peau très blanche qui en émergeaient. Il en profitait, pendant que Tom nageait. Une grande concurrence les opposait. Mei adorait les voir se disputer quand l'un d'eux exagérait en avançant trop ses pions. Elle prenait des fous rires tout en demandant ce qui pouvait bien, chez elle, attirer les garçons. Le matin, au réveil, la glace fixée à l'armoire en face du lit renvoyait son double quand elle retirait son kimono-pyjama. Elle trouvait qu'elle ressemblait à une latte de parquet.

Mei poursuivit sa lecture de *La Vie* devant soi. Lire était difficile avec tous les enfants qui couraient et braillaient et, plus loin, les plongeurs qui sautaient dans l'eau en poussant des hurlements à la Tarzan.

– Et t'es vachement plate de poitrine, poursuivit Léo, en s'asseyant près de Mei. Ta mère, c'est pareil, heu, la taille au-dessus quand même. Toutes les chinetiques sont comme vous? Je croyais qu'il n'y avait que ma mère aussi franchement ratée du haut.

Mei, couchée sur le ventre, malgré le contact désagréable avec l'herbe rêche, souleva le buste et tourna la tête. Elle déposa son regard d'un gris bleuté sur le visage pointillé de taches de rousseur de Léo et remarqua que le garçon réfléchissait. L'expression préférée de Léo Jeunet, dix ans, était: «C'est quand même bizarre comment on est fait.»

Le constat le plongeait dans des abîmes de perplexité.

Mei patienta.

– Hé, la chinetoque, pourquoi tu me lèches des yeux? s’indigna Léo. On se baigne?

– Tu ne sais pas nager, soupira Mei. Elle referma La Vie devant soi, dit avec gravité: Tu m’aimerais plus si j’étais jaune partout et si j’avais des vrais seins?

Leurs rires silencieux se confondirent. Une sorte de houle bougeait leur corps. Ils donnaient l’impression de se livrer à une étrange gymnastique ou de communiquer par signes.

– Putain, j’y crois pas, hoqueta Léo, imitant Vic.

– Victor est triste, remarqua Mei. Je me demande ce qu’il a. En plus, il voulait aller voir maman, pas pour manger mais pour lui parler. Je me demande ce qu’il lui veut.

– Peut-être qu’il aime aussi les chinetoques, comme Tom et moi, le maboul du square.

– Je te déteste quand tu parles comme ça.

– Mei, tu sais bien que c’est mon père qui dit les chinetoques. Moi, je rigole. Mon père ne vous aime pas, il dit que c’est pas la peine de se débarrasser des bronzés et des Noirs si on les remplace par le péril jaune.

Mei sourit.

– Je m’en fiche d’être une chinetoque.

– Alors quoi?

– Je ne veux pas que tu appelles Vic le maboul

du square.

Léo effleura le bras de Mei.

– Je rigole, mais bon, d'accord, je ne le dirai plus. J'aime pas quand tu fais la gueule.

Le sourire de Mei s'épanouit. Un étirement mécanique des lèvres derrière lequel n'existait aucune joie. Léo comprit que Mei pensait à quelque chose, mais n'en parlerait pas. Ça se produisait, parfois. Même dans la cour de l'école, pendant les récréations. Elle s'asseyait dans un coin et se taisait. Si Tom ou lui l'appelaient, elle souriait dans le vide, répondait «Oui, j'arrive», mais n'arrivait pas. En juin, quelques jours avant les vacances, un événement avait effrayé les deux garçons.

– Mei, le verbe grandir conjugué au futur, s'il te plaît, avait demandé la maîtresse.

Mei, les yeux perdus dans un ailleurs, n'avait pas répondu.

– Mei? Mei, tu es où? avait ri Mme Logane.

Mei avait éclaté en sanglots, laissant la classe ahurie. Jamais Mei ne versait une larme. Rire, oui, elle savait, mais tous les CM1 pensaient que les Chinois ne savaient pas pleurer.

– Ma chérie... avait balbutié l'institutrice, avant d'embrasser Mei.

Ils avaient eu le droit d'abandonner la conjugaison des verbes au futur pour défiler – enfin, ceux qui le voulaient – devant la table de Mei et l'embrasser eux aussi. Après, Tom avait protesté:

– J'ai détesté ça. On aurait dit les condoléances le jour de l'enterrement de ma grand-mère.

Léo s'employa à faire rire Mei en utilisant les plaisanteries habituelles.

– Allez, zou, on se casse de la piscine!

Mei Zhu tressaillit et réintégra la réalité de l'endroit où ils se trouvaient.

– On ira où? Tom aime nager, lui.

Léo singea la réponse de Mei. Il balança les bras, désignant sans doute le bassin grouillant de bruit, dit «Tom aime nager, lui», puis il se mit à tourner autour de Mei en gonflant la poitrine et tendant les biceps.

– Admire un peu le top model balèze.

Mei éclata de rire. Et regarda Léo faire le clown. Il était grand, plutôt costaud, mais se débrouillait toujours pour ne ressembler à rien. Il portait les habits de son grand frère Arthur, âgé de seize ans, ou les siens, indifféremment, selon ce qui lui tombait sous la main. Il ne se souciait ni des couleurs, ni des formes, ni des marques, ni de quoi que ce soit, pas même du temps. Pourtant, ne ressembler à rien lui donnait une allure décontractée et les filles, au lieu de rire, s'étonnaient et s'intéressaient si bien à Léo que les autres garçons étaient jaloux de l'aisance avec laquelle il trimballait des vêtements n'importe quoi. Son maillot de bain était peut-être un caleçon d'Arthur, ou un short de basketteur, ou un bas de pyjama ou Dieu sait quoi, mais autour d'eux très peu de personnes marquaient un étonnement amusé. Quand ça se produisait, Léo balançait une rafale de clins d'œil aux rieurs, ce qui en général leur coupait l'envie

de poursuivre. Tom, toujours fringué top de top, selon l'expression de Léo, se lamentait.

– J'y comprends rien! Tu ressembles à un sac de croquettes pour chiens et les autres trouvent ça formidable. Moi, si je fais pareil, les filles rigolent.

– Pas moi, corrigeait Mei.

Elle ne le disait pas, mais elle préférait les vêtements top de top aux tenues déglinguées de Léo. Mais Léo l'amusait davantage que Tom et son indifférence à l'égard des habits l'épatait.

– Tu crois en Dieu? demanda soudain Mei, alors que Léo poursuivait ses pitreries en tirant sur la ceinture élastique de son short de bain, l'ouvrant large sur le ventre et plongeant son regard là en dessous, en tourneboulant des yeux, comme s'il découvrait quelque chose de stupéfiant.

Mei lui décocha un coup de pied qui n'atteignit pas son but.

– Arrête, Léo, c'est pas drôle! Tu crois en Dieu ou pas?

Léo s'agenouilla, fouilla son sac, une besace de pêcheur, en extirpa une pâte de fruit qu'il dépouilla de son emballage et enfouit dans sa bouche avant de mâchouiller sa réponse.

– T'en veux la moitié? J'ai faim, pas toi? Pourquoi tu demandes des trucs pareils? Tu poses des questions de vieux. Je m'en tape de Dieu. Mes parents s'en occupent et ça suffit.

Mei se pencha en avant. Elle gratta la croûte qui décorait un de ses genoux.



– Laisse, ça va saigner, conseilla Léo. Tu veux que je te pose un pansement? J'en ai dans mon sac, Lisbeth m'en met toujours au cas où.

Mei cessa d'arracher la croûte. Elle fixa Léo, imita sa ruse en clignant de l'œil plusieurs fois.

– Tu aimerais caresser mon genou, hein?

Léo rougit.

– Ce serait injuste de te laisser faire, poursuivit Mei, Tom n'est pas avec nous. Je te demande pour Dieu, parce que maman ce matin a prié à genoux dans la cuisine. Elle me croyait encore au lit, mais je l'ai vue.

Léo bafouilla: «Ben... ben... ça alors.» Mei, le menton posé sur ses genoux assemblés, le surveillait avec insistance, l'obligeant à davantage d'effort. Léo, acculé, se lança:

– Ben, des fois Lisbeth prie aussi, à la maison, mais... euh... pas dans la cuisine... euh... Papa lui, il ne prie pas, il va à la messe et il veut nous emmener, Arthur et moi, mais il y a le roller le dimanche et... euh...

– Maman ne prie jamais, coupa Mei. Elle ne croit pas en Dieu. Ce matin, elle a changé ses habitudes, elle prie, elle reste en chemise de nuit, elle n'a pas envie que j'aille à la piscine, elle... Je me demande pourquoi elle est comme ça.

Léo émit un sifflement qui ne voulait rien dire. Il souhaitait changer de sujet. Il regarda du côté du bassin et, à son grand soulagement, constata que Tom revenait. Il cria «Le voilà!»

et courut à sa rencontre.

Tom était aussi brun de peau que Mei était blanche. Elle ne s'exposait jamais au soleil, même à la piscine, s'abritant sous un des rares parasols publicitaires que les garçons parvenaient toujours à récupérer. Tom ne s'exposait pas davantage.

– Mes grands-parents sont calabrais, annonçait-il fièrement, quand sa peau brune étonnait.

– Et à Sponge, tout le monde sait que ton père fait partie de la mafia, rigolait chaque fois Léo.

Max Périra, le père de Tom, était gendarme.

Mei regarda Tom venir vers le parasol Coca-Cola. « Il est beau », jugea Mei, pensant aussitôt que Léo l'était autant, mais quand même cette peau brune et ce maillot de bain bleu marquaient pas mal de points.

– J'ai discuté avec Dalila, Julie et Louise, annonça Tom, dès qu'il fut à portée de voix. Elles font la tête et ne veulent plus nous parler. Elles demandent pourquoi elles sont au CM2 avec monsieur Lacroix et pourquoi nous trois on est avec madame Logane. Elles nous traitent de lèche-culs.

Tom se laissa tomber dans l'herbe à côté de Mei. Très près. Trop près.

– Pousse-toi ! gronda Léo, se ménageant une place sous Coca-Cola, près de Mei.

Tom essora ses longs cheveux noirs au-dessus de Mei.

– Arrête, c'est froid !

– Elles disent aussi que t'es une chinetoque et que c'est injuste que les étrangers soient favorisés. Elles pensent qu'on est des intellos prétentieux.

Léo actionna ses bras en piston et s'exclama:

– Yes! C'est vrai!

– C'est vrai, quoi? dit Mei.

– Que t'es une chinetoque et que nous sommes des intellos prétentieux.

Il renifla, avala sa salive, accéléra le mouvement de piston des bras et ajouta:

– Et qu'elles sont des crétines. Heu, intellos, d'accord, mais surtout Mei et moi parce que toi, le mafioso, tu as sûrement oublié ton cerveau en Calabre.

Ils rirent, s'allongèrent sur le dos et firent semblant de dormir comme s'ils méditaient ce qui venait d'être dit.

– On est bien, tous les trois, soupira Mei, apportant ainsi une sorte de conclusion au silence.

– Heureusement Tom que ton père a eu un rendez-vous avec madame Logane, constata Léo, sinon on l'avait dans le baba à la rentrée. Ton père s'occupe vachement de toi. Le mien, ça ne l'intéresse pas trop l'école, ma mère plus, mais...

Il s'interrompit, toucha de son pied nu la jambe de Mei.

– Ta mère elle a pas le temps de s'occuper de toi et comme t'as pas de père, tu te débrouilles toute seule. Des fois, je me dis que t'es peinarde, mais des fois je me dis que c'est pas marrant.

– Tout le monde a un père, répliqua Mei.  
Le mien est en Chine.

– Pourquoi t'en parles jamais? Pourquoi il ne vit pas ici, avec vous?

Mei ferma les yeux. La rumeur sourde venue de la piscine traversa sa nuit. Elle ne répondrait pas à Léo et Léo le savait. Il avait raison. Elle n'avait pas de père. Un Chinois inconnu qui habitait Wenzhou n'était pas un papa. Hua n'en parlait pas. Tant mieux. Elles n'avaient besoin de personne et surtout pas d'un Chinois inconnu qui encombrerait leur minuscule appartement et leur vie. Pourtant, elle ressentit l'envie de toucher Tom, qui, lui, n'avait plus de mère. Son père était divorcé et son ex-femme vivait maintenant en Californie. Mei fit faire un saut de puce à ses fesses de façon que sa hanche caresse celle de Tom.

– Hé, qu'est-ce que tu fais? s'indigna Léo.

Mei sourit. Dit:

– Rien. Je reviens.

Puis:

– Pourquoi tu te tais, Tom? Tu penses aux filles de la piscine?

– Non, dit Tom. Je pense, voilà tout.

Une voix lugubre.

Léo siffla.

– Hé, Périta, tu nous la joues cerveau qui bout? Tu veux épater qui? Mei? Je te préviens, moi je les bouffe tout crus les fils de flic.

– Mon père est gendarme, corrigea Tom.

– Pareil, dit Léo.

L'attitude de Tom l'étonna. Qu'est-ce qu'il avait? Il faisait la gueule? Pour quelle raison? Léo s'appuya sur ses coudes afin de voir le visage de Tom. Mei avait pris la même position et observait Tom, mais le garçon se cachait sous ses bras repliés et faisait semblant de vouloir dormir. Léo se pencha au-dessus de Mei et le secoua.

– Hé, accouche!

– J'ai appelé mon père dans le vestiaire, annonça Tom.

Il disposait d'un téléphone portable depuis le départ de sa mère et chaque fois qu'il était seul, il devait appeler son père à peu près toutes les heures.

– Et alors? fit Mei.

– Je lui ai dit que j'étais avec toi à la piscine.

– Hé, et moi, je compte pas? protesta Léo.

– J'ai aussi parlé de toi, gros naze. Arrête de dire «hé», c'est chiant.

– Et alors? insista Mei.

Tom retira ses bras. Ses sourcils froncés et sa grimace soulignaient son embarras.

– Je ne comprends pas trop. J'ai parlé de ta victoire chez madame Logane et mon père m'a dit que ce n'était pas certain à cent pour cent qu'on se retrouve ensemble à la rentrée... que... qu'il valait mieux ne pas trop s'attacher à quelqu'un parce qu'on pouvait être déçu, qu'avec maman je l'avais bien vu et que je devrais avoir d'autres

copines que Mei Zhu.

Léo siffla une nouvelle fois et se laissa retomber en arrière, sur le dos.

– Ouf, c'est que ça? Tu nous as fichu les jetons! On a cru que tu allais enterrer ta grand-mère une deuxième fois. Bon, ton père est comme le mien, il n'aime pas trop les chinetques et préférerait que tu ailles à la piscine avec une autre fille.

Léo ricana.

– On s'en tape, Tom. Nous, les chinetques, on les adore.

## Hua

Contrairement à ce qu'elle dit à sa fille, Hua ne va pas travailler. Depuis quatre jours, elle ne se rend plus à Zhejiang Confection.

– Donne-moi le travail à la maison, propose-t-elle au cousin Shaozu.

– Pourquoi tu restes chez toi?

Hua prétend des soucis de santé de Mei et d'ailleurs elle aussi ne se sent pas bien.

– Tu n'aurais pas dû quitter la Chine si tu es incapable de travailler, réplique Shaozu, laissant filtrer entre ses paupières mi-closes un rayon de lumière d'une méchanceté sans concession.

Il empile dans des cartons deux cents pantalons à coudre.

– Tu me les redonnes assemblés dans trois jours. Attention aux défauts, je n'en accepterai aucun.

Hua laisse échapper un petit cri.

– Ils te seront payés dix pour cent en moins parce que tu déranges le travail de Zhejiang, poursuit Shaozu d'une voix coupante. Si tout le monde fait comme toi, je n'ai plus qu'à fermer l'atelier de la famille. J'accepte parce que tu es notre cousine. Comment paieras-tu tes dettes à la fin du mois si tu continues ainsi?

Hua tremble mais essaie de ne pas le montrer. Elle est seule avec Shaozu, dans l'entrepôt





derrière l'atelier et son cousin peut la frapper si elle affiche une réaction de doute quant à sa possibilité de payer ce qu'elle doit. Il l'a déjà fait. Pourtant, Hua sait qu'en restant à la maison, elle ne pourra pas donner cent euros à Shaozu, à la fin du mois d'août. Le cousin met les choses au clair.

– Tu as remboursé neuf mille euros, depuis que tu es en France. La famille t'en a prêté douze mille pour payer ton voyage et celui de ta fille. Comment t'y prendras-tu pour acquitter ta dette?

Shaozu est incroyablement grand et gros, pour un Chinois. Il domine Hua de quarante bons centimètres et son énorme ventre semble vouloir écrabouiller la frêle jeune femme acculée à un mur de cartons remplis de vêtements. Elle est certaine qu'il jouit de sa peur. Il agit de la même façon avec les quinze employés fixes de Zhejiang Confection.

– Je travaille autant que je peux, murmure Hua. Tous les jours à l'atelier et la nuit chez moi.

– Et alors? Les dettes sont les tiennes. Je patiente depuis six ans, mois après mois, atten-

dant que tu t'acquittes entièrement. Ta fille peut coudre aussi le dimanche, pour t'aider. On me dit qu'elle préfère courir les rues avec d'autres garnements.

Un mince cri échappe encore à Hua. Shaozu n'y prête pas attention. Au contraire, il rit. Hua sait qu'il s'agit d'un rire, mais les personnes qui ne connaissent pas Shaozu pensent qu'il s'étrangle en avalant sa salive de travers.

– Essaie d'emprunter à une banque française et tu verras si elle se montre aussi généreuse que notre famille. Maintenant, va-t'en, je dois surveiller le travail de l'atelier.

Hua emporte trois cartons de pantalons à coudre. Elle fait trois allers-retours à Zhejiang Confection. Un employé livrera les autres plus tard. Mei ne s'étonne pas de ce nouvel empilement de cartons dans la chambre, des pantalons en plus des polos et des T-shirts habituels. Mei pose rarement des questions. Elle se débrouille seule. En été, elle vit au-dehors la plus grande partie de la journée. Elle n'entre jamais à Zhejiang Confection. Hua lui parle rarement de son travail à l'atelier. Mei fuit le cousin Shaozu. Elle n'adresse pas davantage la parole aux autres Chinois du quartier. Hua a attendu que sa fille ait sept ans avant d'essayer de lui parler. De lui expliquer. Un soir, tard, alors qu'elles mangent des nems, un plat vietnamien pas très bien réussi.

– Mei, nous habitons la province du Zhejiang,

près de Shangai, commence Hua.

Elle s'interrompt aussitôt. Elle se heurte au regard d'acier de sa fille. Ses yeux la transpercent d'une volonté à la fois brutale et définitive.

– Tais-toi, maman, dit Mei, d'une voix glacée. Avant, c'était avant. Tais-toi sur la Chine, tais-toi sur mon père, tais-toi sur notre famille. Tais-toi sur tout.

Mei appuie ses mains contre ses oreilles et ne se remet à manger que lorsqu'elle est certaine du silence. Hua, pétrifiée, laisse échapper le nem qu'elle tient entre ses doigts morts. Est-ce une fille de sept ans qui lui parle? Qui parle à sa mère?

Depuis ce jour, Mei raconte ses journées hors de l'appartement. L'école. Ses amis, deux garçons qui ne la quittent pas. Ses lectures dont la submerge le clochard du square. Mei lui apporte de la nourriture, et de temps en temps, il frappe à leur porte pour demander s'il n'y a rien pour lui. Elle s'en va si Hua essaie de parler d'avant.

Hua s'assied devant sa machine à coudre. À peine quatre pantalons cousus en une heure. Le travail n'avance pas. Ce soir, que Mei se révolte ou non, Hua lui parlera. Un frisson se coule dans son dos en pensant à la soirée qui approche. Comment faire autrement? Hua tire le tiroir placé sous la machine à coudre. Elle sort les bobines de fil, les rubans colorés, les chutes de tissu, la paire de ciseaux et d'autres choses encore avant d'atteindre les deux feuilles pliées en quatre.

Le gendarme lui en a donné une et elle en a reçu le double deux jours plus tard.

– Tu en as mis du temps pour répondre à ma convocation, dit le gendarme, en lui désignant une chaise, devant le bureau.

Hua obéit, tremblante. Bien sûr qu'elle a mis du temps! tre convoquée par la police signifie toujours aller au-devant de graves ennuis. En Chine, le bureau d'un policier est souvent l'anti-chambre de la prison.

– Je suis l'adjudant Antoine Berlac, se présente le gendarme, et voici mon adjoint, le brigadier-chef Maxime Périta.

L'adjudant parle d'une voix lasse. Un homme pas très grand, maigre, plutôt laid, surtout si on le compare au brigadier, élancé, musclé, avec des cheveux bruns et souples, coiffés négligemment et qui soulignent le doré de la peau. Le visage ressemble à une croûte de pain.

«Un Arabe», songe Hua, rassérénée par la présence d'un policier à la peau colorée.

Elle transpire, alors qu'elle ne porte qu'une mince robe bleue en tout et pour tout car la chaleur à l'intérieur des ateliers de Zhejiang Confection est insupportable. Le bureau de la gendarmerie lui paraît encore plus étouffant. Elle manque d'air. Elle voit que les deux hommes regardent ses jambes et même au-delà. Leurs yeux sont attirés sous la robe. Elle n'y peut rien, elle n'a pas eu le temps de se changer en sortant du travail, à une heure anormale, ce que Shaozu lui

a fait remarquer d'une voix mordante.

Convocation à 18 heures

Gendarmerie de Sponge. Bureau 3A

Avertissement : ne pas répondre  
à la convocation peut entraîner  
des poursuites judiciaires.

Les gendarmes parlent entre eux, comme si elle n'était pas là. Hua, pétrifiée, n'entend que des mots disparates, dépourvus de sens. Elle comprend pourtant qu'ils parlent des « Chinois » et qu'ils semblent en désaccord. L'Arabe dit plusieurs fois « Non... non, je ne suis pas d'accord », et à un moment, il croise les bras et dit : « Merde, à la fin, Antoine. » Alors, l'adjudant frappe la plaque de verre qui recouvre son bureau afin d'attirer l'attention de Hua.

– Tu habites un appartement de Chinatown avec ta fille Mei ?

En dépit de sa peur, Hua parvient à sourire. Chinatown. Elle hoche la tête.

– Réponds à mes questions avec des mots, pas des mouvements de tête, déclare sèchement l'adjudant. On ne va pas te manger.

– Oui, répond Hua, d'une voix imperceptible.

L'autre gendarme glisse sa main sous son abondante chevelure et précise :

– N'ayez pas peur, madame Zhu. Répondez précisément aux questions de l'adjudant Berlac.

Berlac lorgne son collègue par en dessous.

– Tu me fais marrer, Max.

Hua comprend tout à coup que Maxime Pérита n'est pas un policier arabe et tout l'espoir qu'elle avait s'envole aussitôt. Le fait que le brigadier soit un bel homme, la vouvoyant et employant des mots gentils, ne peut qu'être une menace supplémentaire.

Berlac frappe son bureau de ses deux mains à plat. Deux détonations qui font sursauter Hua. Pérита fronce les sourcils et semble mécontent.

– Bon, on essaie de ne pas y passer la nuit! s'énerve l'adjudant. Surtout qu'elles sont longues, en août et que les rondes ne se feront pas toutes seules.

Il joint ses mains, à hauteur de son visage, comme s'il priait, mais il ne prie pas et les balance d'avant en arrière, de plus en plus vite.

– Tu ne peux pas rester là, dit l'adjudant.

Hua, étonnée, jette des coups d'œil affolés autour d'elle, comme si elle cherchait un autre endroit pour s'installer. Pourquoi lui dit-on de ne pas rester dans la pièce où on l'a convoquée? Berlac ne se rend compte de rien.

– Tu le sais, n'est-ce pas? Tu te doutais qu'un jour ou l'autre la police te dirait: «Tu ne peux pas rester là.» Rester en France. Tu comprends ce que je te dis?

Le corps de Hua s'arc-boute au dossier de la chaise. Elle incline la tête mais l'adjudant continue à la fixer en se taisant. Il attend des mots, il l'a dit quelque temps avant.

– Oui, cède Hua. Oui, je comprends. Je ne peux pas rester en France. Je dois retourner en Chine.

Périta ouvre de grands yeux. Ses cils battent comme si l'éclat du soleil à travers la fenêtre devenait insupportable.

– C'est la loi, madame Zhu, annonce le brigadier. Nous appliquons la loi, seulement la loi. Nous n'avons rien de grave à vous reprocher.

L'adjudant fait couler ses fesses au fond du fauteuil en disant une nouvelle fois:

– Tu me fais marrer, Max. Rien de grave à vous reprocher, tu parles.

Il pointe son index vers Hua.

– Vous parlez bien notre langue, madame Zhu. Vous êtes depuis combien de temps sur le territoire français?

Hua ne remarque ni le soudain vouvoiement de Berlac ni le ton de sa voix, plus doux. Sa peur la recroqueville et son cerveau essaie de rassembler les conseils donnés par Shaozu aux Chinois qui transitent par Zhejiang Confection avant de rejoindre Paris ou d'autres villes.

«En cas d'ennuis avec la police, la règle numéro un est de parler le moins possible. Vous n'avez de toute façon pas les papiers nécessaires et vous serez renvoyés en Chine. Ce que vous direz sera utilisé comme arme contre vous et ne pourra qu'aggraver votre cas. En parlant à la police, vous faites ça.»

Shaozu appuie deux doigts contre sa tempe,

hurle «bang, bang» et éclate de rire.

Hua veut croiser les jambes afin de se détendre et s'accorder le temps de la réflexion. Ses muscles refusent de lui obéir. Elle sent le tissu de la robe adhérer à ses cuisses, à sa poitrine, à ses fesses. À la peur panique, s'ajoute la honte d'être ainsi face à deux étrangers. Comme nue. Ils doivent mal la juger.

L'adjudant, fidèle à sa tactique, attend une réponse au lieu de répéter la question.

– Depuis six ans, murmure Hua. Je vis à Sponge depuis six ans.

– Bien... bien... dit Berlac. Nous le savions, évidemment, mais... Sur la quinzaine d'employés permanents de Zhejiang Confection, combien sont sans papiers, comme vous?

– Personne... Je ne sais pas... Il faut demander à Shaozu Tao, le patron, balbutie Hua.

L'adjudant soupire. Dit:

– Ouais, ouais... Il est malin Shaozu et en règle, lui, ainsi que la quinzaine d'employés permanents qu'il nous sort lors des contrôles. Quant à ceux qui défilent pour deux ou trois mois à Chinatown et disparaissent, aussitôt remplacés par d'autres...

Berlac redéploie son corps vers le bureau et dit, presque avec indifférence:

– Nous sommes au courant de tout depuis très longtemps. La loi a changé et Shaozu Tao ne tardera pas à le comprendre. Comment êtes-vous arrivée en France, madame Zhu? Racontez-nous un peu tout ça.



Hua s'efforce de sourire. C'est difficile. Elle entend dans sa tête les menaces de Shaozu.

«Pas un mot sur le départ de Chine, sur l'argent, sur le voyage ou sinon...»

Au lieu de sourire, Hua tremble. Son visage se décolore encore et devient granuleux comme du lait caillé.

– N'ayez pas peur, madame Zhu, l'encourage le brigadier Périta.

Il lui parle en regardant l'écran de l'ordinateur, pourtant éteint. L'adjudant attend la réponse de Hua.

– Il y a longtemps, dit Hua. J'ai oublié.

Le visage aigu de Berlac s'empourpre. Il tourne la tête vers le brigadier Périta, marmonne: «Ben voyons!» Ses ongles mitraillent la plaque de verre du bureau.

– Tu as tort de te taire, dit l'adjudant, d'une voix morne, en reprenant le tutoiement. Tu protèges des crapules qui s'enrichissent en propageant le malheur autour d'elles. Toi et ta fille payez cher l'addition, pendant que ces négriers des temps modernes se soulent au champagne pour arroser la réussite de leurs escroqueries.

Il hausse les épaules, gronde:

– Du champagne... ouais... plutôt de l'alcool de riz. Terminons-en avec ces formalités.

– Attends, Antoine, dit le brigadier, en posant sa main sur le bras de Berlac. J'aimerais comprendre.

Il fixe Hua qui baisse aussitôt la tête. Elle

concentre son regard sur ses mains serrées entre ses cuisses.

– Madame Zhu...

Hua n'entend pas. Elle se répète, comme un mantra: «Tais-toi, tu sors de la gendarmerie et c'est fini, ils te laissent tranquille.»

– Madame Zhu? reprend Périta, d'une voix plus incisive.

Hua parvient à s'extraire du mantra, mais pas de la tétanie qui l'empêche de réagir. Elle se contente de bouger la tête et de dire «Oui».

– Madame Zhu, redit le brigadier et il répète deux fois encore «madame Zhu» avant de poursuivre: Je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas tenté de régulariser votre situation et celle de Mei, durant ces six ans de présence en France?

– De toute façon, elle allait à l'échec, commente Berlac.

Il se penche au-dessus de l'épaule du brigadier et ajoute:

– Elles parlent chinois toutes les deux et rien ne les menace en Chine. Il n'existe donc aucune raison d'obtenir un titre de séjour.

– Ma fille a dix ans, dit Hua.

– Et alors? interroge l'adjudant.

Hua baisse à nouveau la tête. «Attention à ce que tu dis aux autorités françaises et surtout à la police», prévient Shaozu. «Bang, bang!» Se taire. Elle ne fait que ça, se taire, depuis l'âge de seize ans. Maintenant, âgée de vingt-neuf ans, elle a perdu l'habitude des mots qu'on peut parfois

empiler pour construire une digue contre les dangers.

L'adjudant Berlac se lève. Il tient une feuille dans une main et s'en sert comme éventail. Il marmonne: «On crève dans ce burlingue.» Il contourne son fauteuil, puis son bureau, suivi par Maxime Périta, deux ou trois pas en arrière.

– Résumons, dit le gendarme. Jusqu'ici, j'admets que vous avez été coopérative et j'en tiens compte. Il y a quinze jours, un de mes hommes contrôle votre identité. Vous avez reconnu ne disposer d'aucun titre de séjour et vous avez répondu aux questions posées. De même, je note que vous répondez à ma convocation d'aujourd'hui et admettez l'illégalité de votre présence sur le territoire français.

L'adjudant opère une pause. Les lèvres de Hua bougent sans délivrer de son, alors bien sûr, il ne comprend pas qu'elle dit : «Mei a dix ans» et d'ailleurs, à ce moment-là, Berlac jette un coup d'œil rapide à la feuille qu'il tient. Il grimace, hausse les épaules.

– Je pourrais vous arrêter ici même, vous placer en garde à vue et vous envoyer vous et votre fille en centre de rétention, à Lyon, avant votre expulsion du territoire.

Un hoquet échappe à Hua. Elle dit:

– Non, non.

Berlac lève la main qui ne tient pas la feuille et en revient au tutoiement.

– Ne t'affole pas, je ne le ferai pas. Je déteste

ces méthodes, surtout si on se montre coopératif et c'est ton cas.

Il fait deux pas, s'approche au plus près de la chaise qu'occupe Hua. Il tapote sa main libre avec la feuille pliée.

– J'espère que tu continueras à être coopérative, poursuit l'adjudant et que tu n'écouteras pas les sirènes de tous ces excités qui te conseilleront de protester et de résister à une décision de justice. Beaucoup de ces personnes utilisent les sans-papiers pour semer le bordel et aggravent ainsi votre situation. D'accord?

Hua ne comprend rien à ce discours. Une seule pensée l'habite. «Tais-toi et sors libre de ce bureau.» Elle se lève, recule derrière la chaise et s'empresse d'obéir en disant:

– D'accord, d'accord.

Le gendarme lui tend la feuille et attend que Hua se déplace pour venir la prendre.

– Bon, nous sommes donc d'accord. La gendarmerie vous le confirme: vous ne pouvez pas rester là, à Sponge, ou ailleurs en France. Je vous remets donc une OQTF dont vous recevrez une copie qui vous sera adressée par lettre recommandée avec accusé de réception.

Il s'interrompt, grimace.

– Ouais... ouais... de l'hébreu tout ça. Une OQTF est une décision administrative signifiant: obligation de quitter le territoire français, pour vous et votre fille Mei Zhu. Vous avez un mois pour faire appel de cette notification de refus de

séjour et saisir le tribunal administratif. Vous avez des questions?

– Non... non... d'accord... d'accord, dit Hua, en se dirigeant vers la porte.

Elle a froid et pourtant son dos est trempé.

– Max, tu la reconduis à la sortie, s'il te plaît? demande Berlac, en se tournant vers le brigadier, demeuré en retrait.

Maxime Pérита se tait. Il s'approche de Hua, lui prend le bras et la guide vers la porte. Ils font plusieurs pas avant qu'il parle.

– Vous comprenez ce que l'adjudant a dit?

– Oui... oui... d'accord, dit Hua.

Elle a peur de s'évanouir. Tomber. Mourir, peut-être, là, dans ce bureau. Mei. Que deviendra Mei? Elle retient sa respiration, évalue la distance qui la sépare de la sortie. Cinq pas. Cinq pas et Mei est sauvée.

Pérита ouvre la porte. Il sort avec elle dans le couloir.

– Mon fils Tom est un ami de Mei, dit le brigadier. Il... il... il aime beaucoup votre fille et... et...

Il met sa main devant sa bouche, dit «Merde et merde», puis:

– Je... si vous ne savez pas comment vous débrouiller, dites-le-moi. Que Mei prévienne Tom, il lui communiquera mon téléphone privé... pas ici... on verra comment... tout n'est pas perdu...

Maxime Pérита se détourne. Il dit encore

«Merde», mais plus fort et s'éloigne. Hua s'éloigne aussi. Périta revient, la rattrape, lui tend la main.

– Au revoir, madame Zhu.

Hua ne prend pas la main tendue. Elle ne prononce pas un mot. Elle se dirige vers l'escalier. La sortie. Combien de pas et combien de marches? Combien de mètres avant le soleil? Avant la liberté?

Pour Mei, elle y arrivera, en dépit de ses jambes en coton.

Hua commence la couture d'un pantalon. La machine vibre. Elle doit guider le tissu d'une main ferme sinon le fil se tord et Shaozu refuse la pièce. Le travail est facile mais épuisant. Les mêmes gestes. Les yeux brûlent. La machine effectue son travail à la condition que les mains engagent correctement le tissu sous ses mâchoires. Les vêtements fabriqués par Zhejiang Confection sont expédiés à Dijon. Des camions en prennent livraison.

Shaozu et sa famille sont riches, mais les employés sont pauvres. Hua regarde le tissu avancer, se jeter sous l'aiguille, se retourner, revenir en arrière, reprendre sa glissade. Elle a l'impression que ce ne sont pas ses mains qui décident du parcours du pantalon sur la tablette de la machine, mais une force invisible.

Elle ne gagnera rien. Elle est payée aux pièces. Shaozu éclatera d'abord de rire quand elle lui annoncera le nombre ridicule de pantalons

confectionnés. Son rire se fanera, les tressautements de son gros ventre cesseront et la violence prendra le relais des ricanements. Des cris. Des menaces. La main levée.

– Tu dégages! hurlera Shaozu. Si tu es incapable de travailler, tu dégages! Mais avant, tu paies tes dettes!

Tu dégages veut dire: plus d'appartement, plus de travail à Zhejiang Confection, Hua envoyée à Paris, à Marseille ou ailleurs, chez un autre cousin, pour un salaire plus petit encore, avec une pénalité supplémentaire ajoutée à sa dette. Mei. Mei. Mei. Elle en revient toujours à Mei.

Le cliquètement de la machine à coudre cesse. Impossible de travailler.

Hua se lève et entre dans la partie cuisine du logement. Elle se prépare du thé. Sur un coin de table, elle voit l'assiette contenant les crêpes de maïs qu'elle apportera à Victor le dingue, dans l'après-midi, si elle ose se risquer jusqu'au square. Hua se souvient de sa visite, en fin de matinée.

Victor arrive peu après le départ de Mei pour la piscine. Pourquoi on l'appelle le maboul, le dingue, le sonné et beaucoup d'autres mots encore, échappe à Hua. Un clochard.

– Mais vous imaginez, madame Zhu, tout abandonner comme ça sur un coup de tête? s'indigne sa voisine, Jacqueline Desio. Son métier, sa femme et même ses deux chiens, alors là c'est le bouquet, il faut vraiment être fada dans son

crâne.

Marc, son mari, pense qu'une pareille conduite est louche.

– Possible qu'il ait tué père et mère et qu'il se planque. Si ça se trouve, c'est un faux clodo, il est milliardaire. Ces choses-là arrivent.

Hua, encore en chemise de nuit, ouvre la porte. Elle reconnaît la façon de frapper de Victor. Six coups, un blanc, et il recommence jusqu'à l'ouverture. Il explique que c'est un code qui signifie: bon-jour-ma-da-me-Zhu.

Hua croise les bras sur sa poitrine, gênée. Elle bredouille «Je ne suis pas encore habillée». Victor grommelle «Je m'en fous», et elle lui cède le passage.

– Entrez. Je vous fais du thé?

– J'aime pas le thé! grogne le clochard.

Il entre sans entrer, se tenant sur le pas de la porte.

– Je me doutais que Mei racontait des salades.

– Vous avez vu Mei?

– Au square. Plutôt que je la vois, tous les jours. Donnez-moi un mouchoir parce que entre les doigts... Je sais que vous n'allez pas à Zhejiang Confection, je ne vous vois pas sortir de l'immeuble, moi le drone qui surveille Chinatown.

– Je n'ai pas cuisiné, ce matin, dit Hua. Revenez ce soir.

– Je n'ai pas faim, madame Zhu et votre petite Mei elle en a sacrément dans le caberlot, quelle chance de l'avoir et il ne faut pas l'abîmer.



Hua ne se sent pas la force de suivre les méandres de la conversation. Elle a envie que Victor s'en aille. Parfois, le dimanche, en été, elle aime s'asseoir près de lui, sur un banc du square, et l'écouter un moment. Il lui raconte le monde. À sa façon. Il dit: «Faut pas oublier le monde, madame Zhu, après vous ne saurez plus vous en servir et le monde lui ne vous oublie pas.» Mais, aujourd'hui, la vie du monde n'intéresse pas Hua.

– Je dois aller travailler et je suis très en retard.

Elle tente d'avancer dans le couloir, mais le mètre quatre-vingts du clochard lui barre le passage.

– Vous devriez aller nulle part, madame Hua. J'ai consulté les augures dans le ventre des pouelles et ils disent qu'il y a de l'orage dans l'air. À la place, si vous pouviez me couper les tifs et me raser les cils, tous ces poils on dirait Chita la femme de Tarzan.

– Pas maintenant. Reviens ce soir, je te ferai des crêpes de maïs.

Hua parvient à refouler Victor le dingue dans le couloir. Elle le pousse. Elle sent l'affreuse odeur de son corps.

– Vous devriez prendre une douche, dit Hua.

Elles'interrompt, grimace. Elle se rend compte de l'absurdité de son conseil. Prendre une douche où? Il n'y en a pas dans le petit logement qu'elle occupe avec Mei. Elles utilisent celle qui existe à Zhejiang Confection, pour les employés qui

manient la teinture. Shaozu la prête à son personnel, une ou deux fois par semaine, moyennant deux euros la douche.

Vic n'essaie pas de résister à la poussée de Hua. Il rit. De lui-même, il recule en direction de l'escalier. Avant de descendre, il se retourne et parle très fort. Sa voix déboule dans le couloir avec le grondement d'un train.

– Fais gaffe aux gendarmes l'Empire du Milieu, ils cherchent des petits Poucet à se mettre sous les dents, je les surveille et madame Hua je serais vous je resterais enfermée comme la Belle au bois dormant pendant des siècles, et Mei pareil, des semaines, adieu l'école de toute façon son caberlot est plein à craquer.

Elle referme la porte, s'y adosse, prise de vertige. L'avertissement de Victor le dingue contient autant de menaces que la feuille OQTF. Le clochard est la vigie du quartier. Il voit tout. Il parle à tout le monde et tout le monde lui parle. Même les gendarmes l'écoutent quand ils l'embarquent la nuit, après l'avoir découvert ivre allongé sur un banc.

Hua boit son thé par petites gorgées. Son regard erre sur le triste décor du logement. Elle s'y déplace difficilement tellement c'est petit et encombré. Presque aussi moche que le logement de Wenzhou, qu'elle occupait avec son « mari », enfin un de ses « maris », le dernier en date, Luo Ping. Il l'a mise à la porte, elle et sa fille, quand elle a perdu son travail.

Les yeux de Hua s'humidifient. Des maris. Il fallait bien vivre. Un gâchis, puis le départ pour la France. Maintenant une autre catastrophe s'annonce.

Son regard effectue un nouveau travelling. Les larmes coulent sur les joues pâles et froides. Elles tombent dans le bol de thé.

– Ça, je ne peux pas le perdre, scande Hua, je ne peux pas le perdre, je ne peux pas le perdre, je ne peux pas le perdre...

Sa voix enfle. Elle crie. La peur la prend. Elle est folle de crier ainsi. Sa voisine viendra frapper à la porte.

Hua murmure, la tête enfoncée dans sa poitrine:

– Je ne peux pas le perdre, parce que... parce que...

La réponse est Mei. Son inestimable trésor. Bien plus qu'un trésor. Bien plus que sa propre vie.

– Je ne peux pas la perdre, je ne peux pas la perdre, je ne peux pas la perdre, scande Hua.

– Tu es là, tu es là, bredouille Hua, en serrant Mei dans ses bras, aussi fort que si sa fille sortait indemne d'un accident.

Elle l'embrasse, lui caresse les joues, ses mains palpent son corps comme si elles vérifiaient que rien ne manque.

– Arrête, maman, tu m'étouffes, proteste Mei. Elle dépose son sac au milieu du fourbi qui

encombre le coin cuisine. Elle remplit un verre d'eau au robinet de l'évier et remarque le tabouret posé devant la petite fenêtre. Elle est placée si haut, entre deux poutres, qu'il faut se hisser sur le siège pour voir le parking en dessous de l'immeuble ainsi qu'une partie de l'impasse Albert-Camus. Hua, depuis une heure, grimpe sur le tabouret pour contrôler les allées et venues et attendre Mei. Elle a consulté sa montre toutes les cinq minutes, en s'inquiétant d'abord, puis s'affolant. Pourquoi sa fille n'arrive pas? Alors maintenant qu'elle est rentrée, bien sûr qu'elle l'étouffe.

– Ça va pas, maman? demande Mei, en essuyant d'un revers de main l'eau qui coule sur son menton parce qu'elle a bu trop vite.

Hua rit, s'exclame:

– Oh si, ma chérie, ça va. Bien, bien, bien.

Elle ne ment pas. Mei est à la maison, tout va bien.

– Tu n'as pas travaillé à l'atelier, aujourd'hui? constate Mei, en repérant la machine à coudre couverte de tissus.

On la voit depuis la cuisine. Il n'y a pas de porte dans l'appartement, pas de vraie cuisine non plus, ni de vraie chambre à coucher, ni de vraie salle de bains. Des rideaux séparent les espaces.

– Non, dit Hua. Assieds-toi.

Elle pousse la chaise vers sa fille, la tenant de telle façon que Mei n'a pas d'autre choix qu'obéir. Elle tire le tabouret du bout du pied,

s'y assoit. Elles sont si proches l'une de l'autre, enfermées par la table mise contre le mur, qu'il est presque impossible de se déplacer.

Hua porte toujours la chemise de nuit de ce matin et il est plus de cinq heures du soir. C'est un autre signe qui prépare Mei à des annonces désagréables. Elle n'est pas vraiment surprise. La journée entière a été parsemée de signes bizarres.

– Je ne travaillerai plus à Zhejiang pendant plusieurs jours, peut-être plusieurs semaines, annonce Hua.

Elle s'est reposée, a pris des forces. Il lui en faudra beaucoup pour affronter les événements qui se préparent, et déjà la première étape, la dureté, la froideur de Mei qui ne veut pas entendre parler du passé, est une épreuve. Elle se retrouve face à la volonté farouche de sa fille qui décide, qui agit et à qui elle impose si peu de choses. Hua se rend compte qu'elle a trop vite muselé sa propre volonté parce qu'elle travaille trop, parce qu'elle manque de temps et, au début, parce qu'elle a appris moins vite le français que Mei et que Mei en a profité pour grandir à toute vitesse, vivre ailleurs et autrement. «Parfois comme une étrangère», songe Hua. Elle se dit aussi que ça doit changer, que Mei doit redevenir une petite fille ordinaire de dix ans, qui obéit à sa mère.

– Pourquoi tu ne vas plus travailler à Zhejiang Confection? demande Mei. Comment tu gagneras de l'argent?

Hua, surprise, constate que sa fille glisse ses

main sous ses cuisses et la regarde. Une attention nouvelle. Depuis son entrée en CE1, Mei raconte à sa mère sa vie en dehors de l'appartement, mais elle n'écoute presque jamais Hua si elle s'avise de lui parler de son travail à l'atelier ou pire encore si elle s'égaré vers les souvenirs du passé en Chine.

– L'argent...

Hua sourit. Elle effleure le genou de Mei.

– Ne t'inquiète pas pour l'argent maintenant. Je ne donne pas tout à Shaozu, j'ai un peu de côté.

Le sourire s'évase puis disparaît.

– On continuera même à donner à manger à Victor.

– Comment tu paieras Shaozu? insiste Mei.

– Le loyer? J'aurai du retard.

– Maman! s'exclame Mei.

Elle repousse la main de Hua, posée sur son genou.

– Maman, je te parle des dettes. Tu lui donnes cent euros par mois. Tu feras comment?

Hua tressaille. Elle porte une main à la bouche afin d'étouffer un cri de surprise. Mei sait donc? Elle croise le regard indéchiffrable de sa fille. Des yeux surtout gris. Les éclats bleus qui se mélangent au gris ont disparu, mais à part cette variation de couleur, rien ne montre que Mei est inquiète. Elle se contente d'attendre une réponse à la question qu'elle a posée. Hua affronte ce regard de serpent, si incroyable chez un enfant si jeune. Elle le connaît bien. Elle en connaît la signification. «Je t'écoute parce que tu es

ma mère et que je t'aime, mais je ferai ce que je déciderai.»

«Plus tard, je deviendrai présidente de la République», a annoncé Mei, un jour, au petit déjeuner, observant Hua par-dessus sa tartine, veillant à ce qu'elle n'éclate pas de rire, ce qu'elle s'était bien gardée de faire en découvrant la lueur gris acier dans les yeux de sa fille.

– Je dois répondre déjà à ta première question, Mei. Pourquoi je ne vais plus travailler à Zhejiang. Mais, pour y répondre, tu dois m'écouter longtemps. Tu acceptes de m'écouter longtemps, ma chérie?

Hua rassemble ses bras contre sa poitrine et souffle sur ses doigts, ainsi qu'elle le fait en plein hiver quand il fait froid dans l'appartement.

– Ce que j'essaie de te dire, c'est comme si nous partions une deuxième fois de Chine, Mei, comme si un mur immense se dressait devant nous et ce mur on doit le franchir mais je ne sais pas encore comment on fera.

La réaction de Mei l'étonne. Sa fille lui prend les mains, les abaisse et l'oblige à reposer ses bras sur ses genoux.

– Parle-moi du mur, maman, dit Mei.

– Nous sommes en France depuis six ans, commence Hua. À Wenzhou, je travaillais dans une usine de confection pour neuf cents yuans par mois... environ quatre-vingts euros. Puis, j'ai perdu mon travail.

– Je sais, dit Mei. Tu l'as raconté plusieurs fois

à nos voisins et même à Victor.

– À toi aussi, mais tu ne voulais pas m’écouter, grimace Hua. Pourtant... tu sais presque tout, n’est-ce pas?

Mei remet ses mains sous ses cuisses. Elle ne répond pas.

– Ton papa est parti parce que je ne ramenaient plus d’argent à la maison.

– Ce n’était pas mon papa, rectifie Mei.

Hua se frotte les yeux.

– Tu as raison. Le patron de l’usine de Wenzhou, Shao Zhanwei, avait un cousin en France qui possédait un atelier de confection.

Mei hausse les sourcils. Ses fines lèvres roses s’animent avec l’indifférence d’une bouche de poisson quand elle murmure:

– Shaozu. Il est devenu notre cousin.

– Shao Zhanwei a organisé notre départ pour la France, continue Hua, comme si elle n’avait pas été interrompue.

Elle s’efforce de réciter le texte préparé pendant la journée.

– Il a emprunté l’argent à sa famille. Notre voyage et les faux papiers ont coûté douze mille euros.

– Cent euros à rembourser par mois, maman, je le sais, commente Mei.

Les sanglots roulent au fond de la gorge de Hua, mais elle parvient à les étouffer avant qu’ils ne sortent à l’air libre. Elle ne parviendra jamais à terminer son récit si sa fille continue à la regarder



ainsi. Mei est comme une porte blindée qu'il faut pousser ou au moins entrouvrir, mais Hua a peur de ne pas en avoir la force.

– Ma chérie... ma chérie, l'argent n'a pas d'importance puisque nous sommes là, ensemble. Tu te rappelles notre arrivée à Sponge?

– Non, dit Mei.

Sa fille ment. Ou triche. Elle n'avait que quatre ans, pourtant...

– C'est normal, ment Hua, à son tour. Tu dormais dans l'avion, entre Shanghai et Turin, en Italie. Après...

– Après, Shaozu nous a conduites de l'Italie à Sponge dans sa grosse voiture. Nous étions enfermées dans des cartons de vêtements. Ça aussi tu l'as raconté à madame Desio.

– Shaozu t'avait donné des cachets pour dormir, dit Hua.

Mei s'agite sur sa chaise. Ses ongles fins, qu'elle peint parfois de couleurs différentes, ce que déteste Hua, griffent le jean, puis elle soulève son T-shirt et le bouge comme s'il était un éventail dispensant un peu d'air dans la cuisine étuve.

– Parle-moi du mur, maman, dit Mei, d'un ton vif, presque avec agacement. Tout à l'heure, je vais avec Léo chez Tom. On fera des jeux à l'ordinateur.

– Non! réplique Hua.

Ses paupières papillonnent, puis les vibrations cessent, révélant la soudaine dureté des yeux bruns. Cette fermeté du ton et surtout d'un refus

si rare troublent Mei qui répète, étonnée:

– Non? Pourquoi tu ne veux pas?

– Non, reprend Hua plus doucement, la bouche sèche.

Sa fille décide de sa vie hors de la maison depuis longtemps et jamais Hua n'a eu à le regretter.

«Mei, à dix ans, se conduit comme les vieux chefs indiens pleins de sagesse des films», a remarqué Mme Logane, son institutrice. Hua l'a rencontrée à la fin du mois de juin afin de recueillir les félicitations auxquelles elle s'attendait.

– La police dit qu'on ne peut pas rester là, explique Hua. Sortir de la maison devient dangereux.

– La police? dit Mei. Quelle police? Rester où?

Hua ouvre le tiroir de la table de cuisine. Au lieu des couverts, il contient ce qui est nécessaire à ses nuits de couturière pour Zhejiang Confection. Elle a préparé les papiers. La convocation de la gendarmerie. Les deux feuilles OQTF.

Elle ne peut s'empêcher de sourire en pensant aux quatre étranges lettres. Elle les a prononcées mentalement ou à voix basse durant toute la journée. Sourire et pleurer.

Hua prend les feuilles, les déplie et les pose sur ses genoux. Elle lisse le papier.

– Nous sommes arrivées en France sans en avoir le droit, explique Hua. Je n'ai pas les papiers qui nous autorisent à vivre et à travailler à Sponge. C'est pour cette raison que je devais douze mille euros à Shaozu. Il me paie huit cents euros par

mois, parfois plus.

– La police? Quelle police? reedit Mei.

Elle veut saisir les feuilles, afin de comprendre, mais Hua l'en empêche en plaquant ses mains sur le papier.

– Je suis allée à la gendarmerie. La police nous donne un mois pour quitter la France et retourner en Chine. Si on n'obéit pas, on nous expulsera.

– On nous expulsera? répète Mei.

– On nous mettra dans un avion qui nous emportera à Pékin. Les feuilles disent ça.

Mei éclate de rire.

– Maman, ce que tu dis est idiot. On vit en France, on est françaises et il y a Tom et Léo et... et... maman, pourquoi tu inventes des histoires...? L'école recommence bientôt... Ton travail...

Hua veut fermer les yeux. Ne plus voir le visage de Mei qui se décolore au fur et à mesure qu'elle se soûle de mots. Sa fille comprend. Bien sûr qu'elle comprend, mais elle manie si bien les mots qu'elle essaie de les transformer en bouclier. Ça ne fonctionnera pas, en dépit de sa sagesse de vieux chef indien. La sagesse d'un vieux chef indien ne sert à rien contre les avions.

– Tu as dix ans, seulement dix années de vie, ma chérie, dix petites années bousculées et voilà...

Malgré sa volonté arc-boutée, malgré sa décision prise et martelée à voix haute dans le silence de l'appartement, «ne pas pleurer devant

Mei, parler mais ne pas pleurer», Hua éclate en sanglots.

– Maman! s'exclame Mei.

Elle est assise, droite sur sa chaise, son visage lisse et clair, comme juché à l'extrémité d'un bâton, avec seulement les yeux grands ouverts marquant la surprise. Hua, entre les larmes, se dit que sa fille est un tel roc qu'elle ne parviendra pas à lui faire admettre la réalité et encore moins à dévier sa trajectoire de vie. Cette dureté effraie si fort Hua que ses larmes se tarissent. Une glissade de ses doigts sur ses joues en efface les traces. Il lui semble que son cœur bat de façon désordonnée. Elle balbutie: «Mei... Mei, tu dois comprendre...» et se tait, parce que sa fille empoigne son T-shirt, le tord comme si elle l'essorait et peu à peu l'inscription «je m'aime» se convulse, comme si des flammes dévorait le tissu.

– Je comprends tout, maman, dit Mei.

Hua voit les yeux de sa fille se mouiller. Le visage demeure lisse, puis tout à coup, les larmes affluent, rompent la digue de la volonté et le visage de Mei se décompose, devenant une sorte de papier mâché d'un blanc irréel. Les larmes effraient davantage Hua que la convocation à la gendarmerie. Mei ne pleure jamais. En tout cas, jamais à la maison, devant sa mère. Elle ne pleurerait pas non plus quand elle était bébé, elle ne pleurerait pas quand elle avait si faim, en Chine et elle ne pleurerait même pas quand Luo Ping hurlait.

Mei pleure.

Hua bredouille « Ne pleure pas, ma chérie ».

En dépit de sa peur, elle ressent un formidable soulagement et presque de la joie quand Mei se lève, s'assied sur ses genoux et entoure son cou de ses bras en nichant sa tête dans le creux de l'épaule de sa mère.

Elles restent ainsi dix minutes, sans dire un mot. Elles attendent que le réservoir de leurs larmes s'assèche, à l'intérieur d'elles-mêmes, comme si un invisible soleil pompait toute cette eau ou que leur corps ne parvenait plus à en fabriquer assez.

– On ne pourra plus vivre comme avant, Mei, commence Hua, quand elle est à peu près sûre d'elle et plus encore de sa fille dont elle ne perçoit plus le tremblement de son corps de moineau. On ne pourra plus, répète Hua. Un contrôle de police et nous serons mises dans un avion et expulsées. Le tabouret sous la fenêtre...

Hua rit. On dirait une feuille de papier qu'on déchire.

– J'ai surveillé le parking et la rue toute la journée pour voir si les gendarmes venaient nous prendre. À partir de demain...

Elle hésite et caresse les cheveux épais de sa fille.

– Nous devons nous séparer. Jacqueline Desio et son mari proposent que tu dormes chez eux, comme ça, si la police vient, elle ne nous

trouvera pas ensemble et elle ne pourra pas nous mettre dans un avion.

– Et toi? demande Mei.

Hua constate que sa fille réutilise sa voix sèche et lointaine.

– Moi... Pendant la journée, je travaillerai ici avec la machine à coudre, pour Shaozu. Madame Desio et les autres voisins surveilleront l'immeuble et me préviendront si la police vient me chercher.

– La nuit? dit Mei.

Hua hésite à nouveau.

– Je dormirai dans un autre immeuble, chez Qiu Xiaolong. Il a les papiers pour vivre en France et il ne risque rien.

Mei retire sa tête du creux de l'épaule et repousse Hua de ses deux mains en colère.

– Non! J'ai eu assez de papas comme ça!

Hua soupire.

– Mei, je te promets que ce ne sera pas un papa. Qiu Xiaolong est vieux et laid.

– Et chinois! s'exclame Mei.

Elles rient, toutes les deux.

– Je n'ai pas le choix, reprend Hua. L'école commence bientôt, tu devras faire attention quand tu iras et quand tu reviendras. Les gendarmes peuvent te prendre pour que j'aille te chercher chez eux et comme ça ils arriveraient à nous mettre dans l'avion. Nous devons être le moins possible dehors. Il faut se... se cacher. Tu verras moins tes amis... Tu comprends ce que je

te dis, Mei? Je parlerai à ta maîtresse, elle a l'air gentille et...

– Ce n'est pas la peine, dit Mei, elle sait tout. Victor aussi et Tom aussi savent tout.

– Pourquoi ils sauraient? C'est impossible.

– Si, ils savent, réplique sèchement Mei. Ils me l'ont dit aujourd'hui, mais je ne comprenais pas.

Hua ne cherche pas à éclaircir l'entêtement de sa fille.

– Ma chérie... la police nous oubliera. Dans deux ou trois mois, quand l'alerte sera passée, on ne se cachera plus.

Mei quitte les genoux de sa mère. Elle va à la fenêtre.

– La Chine n'existe pas, hein, maman?

Hua, surprise, ne sait que répondre. Mei parle chinois. Que signifie sa question?

– Enfin, ma chérie, la Chine est un pays qui... commence Hua, mais elle ne sait pas quoi ajouter après.

– Non, maman, la Chine n'existe plus. On va se cacher. Je me cacherai comme Momo dans son trou à Juifs avec madame Rosa qui est mieux que sa mère.

Hua plaque une main sur sa bouche afin d'étouffer son soupir de lassitude. Décidément, sa fille échappe à sa compréhension.

Mei approche la chaise de la fenêtre, grimpe dessus et regarde le parking. Elle se retourne.

– Je ne me cacherai pas chez madame Desio, maman.

– Il le faut, Mei!

– Je me cacherais chez mes copains, annonce Mei. Chez Léo Jeunet, mais ce n'est pas sûr, son père déteste les chinetques. Tom Périta, lui, ne demandera pas mieux et comme son père est gendarme, je ne risquerai rien.

– Périta? Oh non! gémit Hua.